

Jaurès et les dernières tentatives de paix

Benoît Kermoal*

* *Doctorant à l'EHESS,
enseignant en histoire
au lycée Saint-Exupéry,
Mantes-la-Jolie*



2014
année
Jaurès



L'article que Jean Jaurès publie dans *l'Humanité* le 30 juillet 1914 est écrit la veille à Bruxelles. Depuis une semaine, il tente sans relâche de préserver la paix et se veut, malgré l'accumulation de mauvaises nouvelles, encore optimiste : « Les forces de paix pourront donc s'exercer. Le devoir redouble pour nous tous d'utiliser ces jours ou ces heures de répit pour dénoncer le crime, pour affirmer et organiser la solidarité des prolétaires de tous pays contre l'abominable menace¹. » Face à la crise qui s'envenime en Europe, le chef de file des socialistes déploie une énergie hors du commun pour essayer de préserver la paix : de Lyon à Bruxelles, en passant par Paris, Jaurès use de tous les moyens dont il dispose pour influencer la diplomatie française, mobiliser les socialistes de tous les pays du continent et empêcher un conflit qu'il devine terriblement destructeur.

LE DISCOURS DE VAISE

Les événements internationaux se précipitent durant la dernière semaine de juillet 1914. Après l'ultimatum de l'Autriche-Hongrie adressé à la Serbie, la marche inexorable vers la guerre ne semble plus pouvoir être arrêtée. Jaurès apprend la rupture des liens diplomatiques entre les deux pays alors qu'il est en déplacement à Vaise, dans la banlieue

1. Jean Jaurès, « L'action », *l'Humanité*, p. 1, 30 juillet 1914 (en ligne : gallica.bnf.fr/ark:/1214bpt6k2539006.langFR).

La Fondation Jean-Jaurès met en œuvre partout en France et tout au long de l'année 2014 de nombreuses initiatives pour commémorer le centenaire de l'assassinat de Jean Jaurès. Retrouvez chaque semaine une nouvelle note de l'auteur qui, à partir d'un article de Jean Jaurès à la même date en 1914, nous fait redécouvrir l'homme et ses idées.

Jaurès et les dernières tentatives de paix

de Lyon. Il est venu soutenir le candidat de la SFIO à une élection législative partielle et il prononce un discours devant une foule nombreuse. Le tribun socialiste évoque peu la campagne électorale, il insiste au contraire sur les menaces de guerre : « Je veux vous dire ce soir que jamais nous n'avons été, que jamais depuis quarante ans, l'Europe n'a été dans une situation plus menaçante et plus tragique que celle où nous sommes à l'heure où j'ai la responsabilité de vous adresser la parole². » Jusqu'alors, Jaurès avait gardé un certain optimisme, mais la tension a encore monté d'un cran avec la rupture des liens diplomatiques entre Vienne et Belgrade. C'est pourquoi l'orateur évoque la possible généralisation du conflit devant un auditoire inquiet : « À l'heure actuelle, nous sommes peut-être à la veille du jour où l'Autriche va se jeter sur les Serbes, et alors Autriche, Allemagne se jetant sur les Serbes et les Russes, c'est l'Europe en feu, c'est le monde en feu³. » Il n'hésite pas à dénoncer le système des alliances et les responsabilités des grandes puissances du continent : « La politique coloniale de la France, la politique sournoise de la Russie et la volonté brutale de l'Autriche ont contribué à créer l'état de choses horrible où nous sommes. L'Europe se débat comme dans un cauchemar⁴. » Le ton de ce discours se démarque des précédentes interventions de Jaurès : on peut voir qu'il craint un élargissement du conflit et qu'il s'emploie à décrire la réalité de la situation. Pourtant, le leader socialiste est toujours déterminé à agir pour la paix : il confirme au secrétaire général du Bureau socialiste international, le Belge Camille Huysmans, qu'il faut réunir en urgence les délégués de la II^e Internationale. Alors que la Serbie et l'Autriche-Hongrie se préparent à entrer en guerre, il écrit le 27 juillet dans *l'Humanité* un article intitulé « Une lueur d'espoir », qui s'ouvre par ces mots : « La situation reste très grave et pleine de péril. Cependant, l'irréparable n'a pas encore été commis⁵. » Jaurès dicte son article par téléphone et prend soin de préciser qu'il faut faire particulièrement attention à la transcription de ses propos, car cet article est très important. Pour lui, l'Internationale peut encore agir et éviter l'embrasement du continent européen. Il est également persuadé que les gouvernements français et anglais sont disposés à œuvrer au mieux pour préserver la paix.



2. Discours de Jaurès à Vaise le 25 juillet 1914 repris dans *Ainsi nous parle Jean Jaurès*, textes présentés par Marion Fontaine, Paris, Fayard/Fondation Jean-Jaurès, coll. « Pluriel », 2014, pp. 333-334. On retrouve également des extraits de ce discours en ligne sur le site Internet *L'Atelier numérique de l'histoire* : atelier-histoire.ens-lyon.fr/AtelierHistoire/episodes/view/5#prettyPhoto

3. *Ibid.*, p. 335.

4. *Ibid.*, pp. 337-338.

5. Jean Jaurès, « Une lueur d'espoir », *l'Humanité*, 27 juillet 1914, p. 1 (en ligne : gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k253897n.image.langFR).



Jaurès et les dernières tentatives de paix

L'ACTION AU SEIN DE L'INTERNATIONALE

Les délégués de la II^e Internationale se réunissent à Bruxelles le 29 juillet. La veille a eu lieu la déclaration de guerre entre Vienne et Belgrade. Russes et Allemands réfléchissent à la mise en place de la mobilisation de leur armée, ultime étape avant l'entrée en guerre. La réunion des socialistes européens se tient dans ce contexte qui évolue d'heure en heure. Les délégués de l'Autriche-Hongrie semblent abattus : Victor Adler, le délégué autrichien, affirme que l'opinion publique de son pays est totalement acquise à la guerre et qu'il n'y a plus rien à faire pour éviter le conflit. Il demande l'annulation du congrès qui doit avoir lieu à Vienne le mois suivant. Les autres délégués s'insurgent devant une telle résignation. Français et Allemands font preuve de davantage de détermination à empêcher la guerre. Le délégué espagnol, Antonio Fabra Ribas, par ailleurs rédacteur à *l'Humanité*, a laissé un témoignage précieux de cette rencontre : « Jaurès fut admirable, bien qu'il fût en proie à une forte migraine. Il ne répondit pas directement à Adler ; mais avec une suprême habileté, il se félicitait de l'attitude énergique des camarades allemands, en soulignant qu'ils aidaient les socialistes français et ceux des autres pays directement intéressés dans le conflit européen à montrer aux gouvernements que le Parti Socialiste est une force avec laquelle il faut compter⁶. » Les délégués décident d'avancer le congrès de la II^e Internationale au 9 août et choisissent Paris comme lieu de rencontre. L'espoir de paix renaît et, le 29 juillet au soir, un grand meeting est organisé pour affirmer la détermination des socialistes européens à défendre la paix. Jaurès s'exprime après les autres délégués : son discours, très attendu, dit à la fois l'inquiétude et l'espoir qui l'animent, et c'est ce dernier sentiment qui l'emporte encore. Ses paroles réussissent à convaincre la foule nombreuse qu'il est encore possible d'éviter une guerre sur l'ensemble du continent⁷. Tout d'abord, Jaurès loue les actions du gouvernement français : « Nous, socialistes français, notre devoir est simple. Nous n'avons pas à imposer à notre gouvernement une politique de paix. Il la pratique [...] j'ai le droit de dire devant le monde que le gouvernement français veut la paix et travaille au maintien de la paix⁸. » Pour lui, les responsables d'une



6. Antonio Fabra Ribas, « Jean Jaurès à Bruxelles, les 29 et 30 juillet 1914 », *La Vie socialiste*, n° 248, 1^{er} août 1931, pp. 11-13. Les délibérations lors de cette réunion se sont faites à huis clos. Fabra Ribas est le seul à avoir fait un compte rendu quelques jours plus tard pour le parti socialiste espagnol. Dans cet article, il reprend ce compte rendu en le rendant public et apporte de nouvelles précisions.

7. Jean Stengers, « Le dernier discours de Jaurès » in *Actes du colloque Jaurès et la nation*, Toulouse, Association des publications de la faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse, 1965, pp. 85-106.

8. *Ibid.*, p. 104.

Jaurès et les dernières tentatives de paix

possible généralisation du conflit sont avant tout les autorités allemandes et russes. Il demande ainsi au gouvernement français de freiner les ambitions belliqueuses de son allié russe : « Si, par malheur, la Russie n'en tenait pas compte, notre devoir est de dire : "Nous ne connaissons qu'un traité : celui qui nous lie à la race humaine"⁹ ! » Le spectre de la guerre n'est cependant pas facile à repousser : « Il me semble, lorsque je vois passer dans nos cités des couples heureux, il me semble voir à côté de l'homme dont le cœur bat, à côté de la femme animée d'un grand amour maternel, la Mort marcher, prête à devenir visible¹⁰ ! » L'assistance est conquise par le brillant discours du socialiste français. Une grande manifestation suit le meeting, où la population belge montre avec calme et détermination sa volonté de préserver la paix. Épuisé, Jean Jaurès n'y participe pas, mais le lendemain, il semble encore avoir l'espoir que la situation internationale va s'arranger à l'avantage des partisans de la paix.

LE RECOURS À LA DIPLOMATIE POUR ARRÊTER LA GUERRE

De retour à Paris le 30 juillet, Jaurès réalise que la probabilité d'un engrenage menant à une guerre généralisée se renforce : la Russie vient en effet de décider la mobilisation partielle de ses troupes. Le leader socialiste demande en urgence à rencontrer le président du Conseil, René Viviani. Les deux hommes ont été proches lorsque Viviani partageait avec Jaurès l'engagement pour le socialisme, et cela facilite la discussion. Le chef du gouvernement assure que la France cherche à préserver la paix ; il donne en outre la garantie que les militants ouvriers ne seront pas poursuivis si d'aventure la France devait mobiliser¹¹. Le socialiste sort rassuré de cette entrevue et rencontre ensuite les responsables de la CGT : il réussit à les convaincre de retarder une grande manifestation contre la guerre qu'ils envisagent d'organiser. Elle est prévue le 9 août pour coïncider avec la tenue du congrès de l'Internationale. Le soir, le directeur politique de *l'Humanité* rédige un article qui doit paraître le lendemain. Au matin du 31 juillet, le quotidien socialiste a pour principal titre : « La paix reste possible », et Jaurès plaide en une pour le maintien



9. Ibid.

10. Ibid.

11. Les militants ouvriers, anarchistes, syndicalistes et socialistes les plus en vue dans la lutte pour la paix sont inscrits dans un fichier intitulé le « carnet B », qui, en cas de mobilisation, doit faciliter les arrestations afin d'éviter la poursuite d'activités pacifistes.

Jaurès et les dernières tentatives de paix

d'un « sang-froid nécessaire¹² ». On apprend dans la journée que la mobilisation générale a été décidée par la Russie et que l'Allemagne s'apprête à faire de même. Le gouvernement français, contrairement à ce que Jaurès pensait, n'a rien fait pour apaiser les tensions et se prépare à mobiliser son armée. En fin de journée, le chef de file des socialistes comprend que l'affrontement en Europe n'est plus qu'une question d'heures. Il pense encore que la Grande-Bretagne a le poids nécessaire pour arbitrer cette crise ; il envisage aussi de faire appel au président des États-Unis, Woodrow Wilson, pour qui il a la plus grande estime. Jean Jaurès est déterminé à écrire un grand article où il dénoncera les intrigues de la Russie, la complicité du gouvernement français et l'esprit guerrier qui a germé dans toute l'Europe. Il ne pourra jamais rédiger ce manifeste pour la paix. Le 31 juillet au soir¹³, au moment où, après avoir dîné avec ses proches, il s'apprête à se rendre dans les bureaux de *l'Humanité* pour écrire, il est assassiné. L'espoir de paix est définitivement balayé dans les heures qui suivent, et l'Europe sombre dans une guerre tragique.

Pour aller plus loin

Sur le séjour de Jaurès à Bruxelles les 29 et 30 juillet 1914, une étude essentielle :

- Jean Stengers, « Le dernier discours de Jaurès » in *Actes du colloque Jaurès et la nation*, Toulouse, Association des publications de la faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse, 1965, pp. 85-106.

Une excellente synthèse sur les derniers jours de Jaurès :

- Jean Rabaut, 1914, *Jaurès assassiné*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1984.

Sur les liens entre la disparition de Jaurès et le déclenchement de la Première Guerre mondiale :

- Jean-Jacques Becker, *L'Année 14*, Paris, Armand Colin, 2004.



12. Jean Jaurès, « Sang-froid nécessaire », *l'Humanité*, 31 juillet 1914, p. 1 (en ligne : gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k253901k.image.langFR).

13. Nous reviendrons dans la dernière note de cette série sur l'assassinat de Jaurès, ainsi que sur la mémoire et la postérité de son action.